

LA  
NOUVELLE REVUE

LIVRAISON DU 15 MARS 1890

SOMMAIRE

225	M. Pierre LOTI . . . . .	<i>Le Roman d'un Enfant (5<sup>e</sup> partie).</i>
249	RAMSÈS . . . . .	<i>Les Tribunaux de la Réforme en Égypte.</i>
269	M. J. AYME . . . . .	<i>Frédéric II d'après sa Correspondance et les Mémoires de Call.</i>
310	M. Gabriel SARRAZIN . . . . .	<i>La Littérature symboliste actuelle.</i>
319	FERGUS . . . . .	<i>Rousseau et l'Égalité: Réponse au Professeur Hurley.</i>
333	M. B. D'ORENZOFF . . . . .	<i>La Belle Madame Antoine.</i>
357	M. Louis RICHARD . . . . .	<i>Lettres de Lord Beaconsfield.</i>
363	M <sup>me</sup> CLAUDIUS JAGQUET . . . . .	<i>Un Sanctuaire: Le Musée Guimet.</i>
376	M. André LEMOYNE . . . . .	<i>Oiseau-Mouche (poésie).</i>
377	M. Michel JOUFFRET . . . . .	<i>Vers idéalistes —</i>
280	M. Étienne PÉROZ . . . . .	<i>Le Repeuplement du Soudan français et l'Esclavage.</i>
386	M. Henri de NIMAL . . . . .	<i>Les Indigents devant les Tribunaux.</i>
390	M. G. de WAILLY . . . . .	<i>Un Régiment sacré.</i>
395	*** . . . . .	<i>Il nous faut du Charbon.</i>
399	M <sup>me</sup> Juliette ADAM . . . . .	<i>Lettres sur la Politique extérieure.</i>
414	M. Raoul FRARY . . . . .	<i>Chronique politique.</i>
421	M. Louis GALLET . . . . .	<i>Théâtre: Musique.</i>
427	M. Marcel FOUQUIER . . . . .	<i>— Drame et Comédie.</i>
		<i>Carnet mondain.</i>
		<i>Revue financière.</i>
		<i>Bulletin bibliographique.</i>

PARIS

18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

1890

# LA LITTÉRATURE SYMBOLISTE ACTUELLE

En parlant, il y a quelque temps, dans la *Revue* (1), de ceux de nos jeunes écrivains dont les études psychologiques ont récemment attiré l'attention du public, nous rappelions au lecteur qu'à côté du mouvement d'analyse, un autre mouvement littéraire s'était déclaré. Tout le monde connaît, plus ou moins de nom, le mouvement symboliste. L'on sait en effet quel tapage ont mené ses adeptes depuis plusieurs années et s'ils se sont fait faute de nous assourdir les oreilles. Pêché véniel après tout, et, en littérature, il faut faire la part de la période de la fatuité, du bruit et des grands gestes; si le talent suit, tout est bien. Par malheur, il s'est écoulé pas mal de temps depuis les premiers manifestes et — en dehors d'un livre que nous examinerons dans la seconde partie de cette étude et qui n'est d'ailleurs encore qu'un programme — pas une œuvre forte n'apparaît à l'appui : est-elle donc condamnée à n'exister qu'à l'état de désir, cette fameuse rénovation du symbolisme littéraire qu'on nous annonçait à grand fracas ? L'avenir seul nous le dira puisque la réponse du présent est toujours aussi indécise : en tout cas, il reste intéressant d'expliquer la doctrine de l'école symboliste; après avoir résumé le peu qu'elle a fait et donné les raisons de ce résultat médiocre, il sera juste d'indiquer ce qu'elle aurait voulu faire.

## I

La principale raison de ce mouvement symboliste qui s'est dessiné surtout depuis cinq ans se laisse voir maintenant d'une façon très claire : à l'instar de la littérature psychologique qui,

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 mars 1889.

au nom de la résistance de l'âme et de l'idéal intérieur, proteste contre l'influence soi-disant prépondérante du milieu et de la vie ambiante, le symbolisme est une réaction contre le naturalisme. Seulement, à la différence de l'école psychologique qui prend position dans le réel et cherche simplement à en donner une vision aussi large qu'humaine et impartiale, l'école symboliste renie la vie en bloc. « Dans le rêve », ce titre d'un des chapitres de l'étude de M. Paul Bourget sur Amiel, formulerait assez bien l'aspiration commune à tous les poètes du symbolisme actuel, quelle que fût d'ailleurs la nuance particulière à chacun.

Qu'une partie de la jeunesse littéraire ait fui l'air mortel du matérialisme contemporain et qu'elle ait essayé de se consoler par la recherche d'une forme nouvelle et subtile de l'idéalisme, nous n'aurions pu qu'y applaudir. A une condition toutefois. L'unique substance du grand rêve poétique — qu'il soit symboliste ou autre — est la foi; il ne saurait être fait que de passion convaincue et d'aspiration ardente. Vers 1850, un mouvement désormais illustre dans l'histoire de l'art et avec lequel le symbolisme a quelque analogie, s'est produit en Angleterre et il en est sorti, sans grand bruit ou tout au moins sans parade ridicule, de profonds et subtils poètes comme Rossetti ou de rares esthètes comme Walter Pater. Mais ce mouvement s'alimentait à une source extrêmement riche de vie morale et passionnelle; les plus remarquables des préraphaélites et des esthètes étaient avant tout des croyants et des amants. En fut-il ainsi du symbolisme, car il semble que l'on est tenté d'en parler déjà au passé et comme si l'on en faisait l'historique? Nullement, et le système littéraire en question eut le malheur d'être, dès l'origine, infecté de deux germes de mort lente, la préciosité morbide et le nihilisme philosophique. Depuis les premières pièces publiées en 1885 dans divers périodiques jusqu'aux recueils de vers dont nous gratifie chaque jour l'éditeur Vanier, toute cette littérature demeure aussi affaissée que prétentieuse. Ce n'est d'aucun symboliste d'aujourd'hui que l'on pourrait dire ce que M. Taine disait avec raison d'une partie de l'œuvre de Tennyson : « J'ai reconnu une voix d'homme dans les vers de *Maud* et de *Locksley Hall*. » L'attitude littéraire de la plupart d'entre eux est navrante; si on les jugeait d'après leur œuvre, on dirait qu'ils n'ont pas le courage de se tenir debout dans la vie. Un tel manque de stoïcisme fait mal, et l'on se demande ce qu'en au-

raient pensé ou ce qu'en pensent leurs prédécesseurs ; ce n'est pas la première fois que la poésie conclut à l'irréparable malheur, et, de fait, l'une des faces de l'univers est assez noire pour justifier les imprécations ou les désespoirs tragiques des grands poètes pessimistes de ce siècle ; mais les a-t-on vus se poser en pontifes de l'affadissement et de la « dolence », et, en vérité, s'agit-il de ces choses dans Byron, Leopardi, Vigny, Leconte de Lisle ? Même chez les plus distingués des jeunes gens de la nouvelle école, on sent le manque de ressort et de caractère ; au cas, rare, où elle laisse deviner un fond d'originalité encore bien embryonnaire, l'œuvre reste d'une femelle : témoin ces lignes exactes sur un pauvre jeune poète mort il y a deux ans, Jules Laforgue, et qui pourraient s'appliquer à presque tous ses frères en littérature symboliste :

Laforgue a passé dans la vie avec une résignation ironique : il était offensé par la force et la vigueur rencontrées : la figure de son génie est un sourire aigu et pâle de tristesse qui se « blague » ; on excusera le mot. Il a fait la cour à sa destinée, sans réussir ; il s'est soumis au sort docilement, mais avec d'amers regrets. Il a rêvé des amours de bal blanc, des occasions d'exercer sa sentimentalité, des âmes d'élection dont la réponse soit fraternelle. Et sachant bien l'impossibilité de ces songes, il s'en est raillé finement et tristement (1).

En dépit de la part d'enfantillage qu'il implique, rien ne peut devenir plus dangereux que ce désenchantement précoce : qu'il règne plusieurs années dans une âme et il y aura tué le germe de la création artistique continue et puissante : à la longue il est mortel à tout élan, à tout effort, à toute vision ardente. Cependant, si chez celui que le pessimisme menace d'annihiler à l'avance, il reste, malgré tout, quelque faible faculté de songe ; si, en outre, chez « ce poète las que la vie étiole » (2) persiste un sentiment des plus tenaces et des plus incurables, la vanité littéraire ; si enfin un tel rêveur rencontre sur sa route une théorie assez facile à déformer, celle du symbolisme, par exemple, voilà le masque trouvé : on dissimulera la pauvreté de sa pensée sous l'apparence de la profondeur sibylline et l'on fera passer la bizarrerie de la forme pour de l'originalité esthétique. Les conséquences s'indiquent d'elles-mêmes : impuissants et envieux sont ravis de l'artifice, naïfs et badauds y sont pris : une foule de chantages nouveaux

(1) *L'Art symboliste*, par M. GEORGES VANOR. Vanier, 1889.

(2) L'expression est de M. Mallarmé.

vient se ranger autour des coryphées et renchérit sur leur manière ; du précieux et du byzantin on glisse à l'obscur, puis au tout à fait inintelligible : le style René Ghil apparaît et le style Gustave Kahn.

Byzantinisme et nihilisme, voilà donc les deux tares du nouveau système : au lieu d'être symboliste, cette poésie n'aura été que « décadente ». De pensée sérieuse, il n'en faut point chercher sous toutes ces charades, et les *Notes* de M. de Wyzewa sur M. Mallarmé n'ont que faire d'essayer de nous donner le change à cet égard. En revanche, on a remarqué justement que plusieurs des poésies de cette école arrivaient à rivaliser avec les musiques fluides : certains effets de rythme, certaines alliances de mots peuvent avoir une beauté particulière, indépendante de tout sens précis, et glisser comme une mélodie ennuagée de gaze et suggestive. Dans la poésie anglaise, Coleridge, Shelley, Rossetti, Tennyson ont fourni les modèles du genre ; et parmi les poètes français d'aujourd'hui MM. Henri de Régnier, Moréas, Francis Viéland-Griffin, Stuart Merrill ont parfois su faire rendre à leurs vers des sons de harpe éolienne. L'une des plus parfaites réussites de ce genre de songe mélodique se peut voir dans les quatre premiers vers d'une pièce de M. Mallarmé, intitulée *Apparition* :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs,  
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles...

## II

A vrai dire, et en dépit de quelques pièces fugitives où s'estompent des images de rêve insaisissable et vague, aucun de ces poètes n'a droit au titre de poète symboliste : ils sont là toute une bande à user de vocables qu'ils n'entendent point et à s'échouer dans de véritables ténèbres de langue et de pensée. Il serait donc inutile d'insister sur ce fatras s'il ne venait d'en surgir un livre éloquent et plein d'éclairs : *La Littérature de tout à l'heure*, par M. Charles Morice (1).

Dans ce livre de doctrine tous les dangers que courent à l'heure présente la haute poésie et la haute pensée sont aperçus

(1) Perrin, 1889.

et signalés. M. Morice a nettement vu que l'Idéal, la Foi, l'Aspiration, ces principes de toute grande œuvre, sont aujourd'hui menacés de mort : il a entendu les ricanements du positivisme contemporain et des marchands, maîtres du temple : devant son témoignage indigné, le scepticisme, la platitude, le lucre, l'intrigue ont envahi les refuges sacrés et souillé les lettres. Bien que l'odieux spectacle l'ait fait frémir d'une colère qu'on sent sous toutes les pages de son livre, il a répondu à la façon des vrais penseurs, non par une simple satire, mais par un défi : il a littéralement emporté l'Idéal sur les cimes et l'y a enveloppé de nuages.

Il est possible que ce soit un défaut pour des yeux habitués seulement au jour clair de la rhétorique latine ; mais s'agit-il d'importantes théories philosophiques et poétiques, le défaut devient une qualité à condition qu'on ait soin de ne pas le pousser à l'excès. L'honneur du livre de M. Morice est de faire penser à Carlyle. Si l'on est assez souvent fatigué de tourner les pages sans sortir de la pénombre, tout d'un coup une violente leur jaillit et vous entre profondément au cœur. C'est là la vertu de la méthode intuitive, et l'on ne saurait se plaindre, en somme, de l'acheter au prix d'un peu de migraine.

Parmi les vérités dont M. Morice se constitue le champion, il en est qui furent importantes en tout temps, mais deviennent capitales aujourd'hui : il faut d'autant plus les défendre qu'elles ont subi récemment un assaut imbécile et furieux ; le jour de leur écroulement verrait aussi la fin de toute haute littérature. C'avait été le principal souci des grands poètes et penseurs d'autrefois d'avoir les yeux rivés sur l'Absolu et sur l'au-Delà métaphysique : qu'ils eussent confondu leur vision avec celle des religions établies ou qu'ils se fussent élevés au-dessus d'elles, qu'ils se fussent appelés Sophocle ou Eschyle, Dante ou Shakespeare, Pascal ou Spinoza, Coleridge ou Goethe, ils avaient senti qu'il n'y a de flamme créatrice que celle dont nous dérobons l'étincelle aux feux de l'Univers Invisible, et leur œuvre en avait gardé cette ardeur qui nous brûle toujours. La littérature positiviste a voulu changer tout cela : elle s'est imaginé que la science avait proclamé la mort de l'Absolu, s'est empressée de faire écho, et, se confinant dans le pauvre champ de l'observation extérieure, a cru fermer ainsi l'ancien horizon. C'est cet horizon que les néo-idéalistes sont en train de rouvrir et, pour son compte,

M. Morice s'inscrit au nombre des défenseurs de l'intuition mystique et de la divination platonicienne qu'il commença d'ailleurs par affranchir de toute entrave. Bien qu'il ait gardé pour le catholicisme un respect pieux, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure* est le premier à voir et à proclamer l'évidente suprématie de l'esprit laïque : il a senti que, pour sauvegarder leur mission, la science et l'art avaient dû depuis longtemps dénoncer tout pacte avec les religions positives et que, loin d'être, comme jadis « gorgées de ciel », celles-ci en étaient arrivées à la période de décadence et de stérilité intellectuelles ; il n'y a donc plus qu'à se tourner vers les poètes d'hier et vers ceux de demain, car eux seuls restent les voyants suprêmes, les flamboyants et féconds interprètes de la divinité. Mais je cite les propres paroles de l'auteur : « L'art, par son intime union avec les révélations, manifeste leur vie et témoigne de leur mort en les quittant. Alors il se risque seul dans les régions ténébreuses et bien souvent y luit plus clair, annonciateur d'une révélation nouvelle, qu'il ne faisait, inféodé aux erreurs temporaires qui corrompent les vérités éternelles des révélations vieillies. » On ne saurait mieux dire et au moins cette parole-ci n'est point une négation : elle est une foi et une espérance. Que les anciens *credo* s'anéantissent avec le cri désespéré : « Les dieux s'en vont ! » peu importe, si une croyance remplace l'autre, si l'aurore nouvelle s'apprête, si du sein des ruines sacrées que nous entendons à chaque minute crouler autour de nous s'élève une dernière religion révélatrice, l'Art : non point l'Art entendu au sens étroit du mot et selon les formules de Théophile Gautier, mais l'Art conçu à la façon de Goethe, l'Art devenu complet, synthétique, issu de l'ensemble de la pensée humaine, fils de la science autant que de la métaphysique, et fondant en un leur travail jusqu'ici distinct. Car loin de nuire à l'art par ses découvertes récentes, la science a bien mérité de lui : en prouvant l'homogénéité de substance dans l'univers et l'ascension lente des êtres, Lamarck et Darwin ont fourni la matière de conceptions poétiques dont la sublimité dépassera peut-être toutes les créations du passé ; grâce à eux s'est exaltée la foi panthéistique, et les premiers ils ont appris à l'homme à concevoir « l'invisible et formidable universelle où sa vie propre se perd comme l'unité dans l'infini » ; cette vie si immense, si mystérieuse, si insondable que déjà, dans l'antiquité, « Pythagore en avait eu le frisson et Kalidasa aussi, qui savait entendre le cau-

tique des regrets dont le mimosa et le lotus bleu déploreraient Sakountala partie » (1).

Les temps d'un mysticisme à la fois scientifique et métaphysique sont donc venus, et M. Morice ne se trompe point en affirmant que nous touchons par là même à un nouveau développement de l'art : mais il a le tort de ne pas voir à quel point un tel développement sera large et combien les cadres en seront multiples et flexibles. En essayant de le faire tenir dans cette formule du symbolisme qu'il préconise à l'exclusion des autres, il tombe dans le piège tendu à quiconque, ayant un parti pris personnel, conçoit des moyens spéciaux pour réaliser l'œuvre qu'il projette et s'imagine que les autres ne peuvent user que de moules semblables aux siens. Mais ce n'est là qu'un premier reproche et voici le second : M. Morice cherche à enfermer le symbolisme lui-même dans une définition très étroite et qu'il faut absolument élargir.

Ecrire ou peindre des symboles, c'est par excellence animer et personnifier les idées abstraites, c'est trouver leur forme plastique, c'est représenter d'une façon sensible nos rêves, nos pensées, nos états d'âme, c'est en un mot *modeler notre univers intérieur* : l'artiste qui y réussit a la gloire de créer un symbolisme idéal qui fait écho au symbolisme naturel si merveilleusement deviné par ces vers de Baudelaire :

La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y marche à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Seulement il y a mille manières de voir et de dire « le sens intime des êtres et des choses » ; comme la vérité philosophique, la vérité esthétique est multiface et multiforme et un poème précis peut être aussi symbolique qu'un poème de clair-obscur et de mystère : jugeons-en par une simple comparaison entre les deux genres.

De la sorte d'idéalisme symbolique que préfère l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure* il est facile d'induire son projet d'art personnel. S'il interroge avec tant de respect et de soin les œuvres d'avant-hier et d'hier, c'est pour se retremper dans ce

(1) *La Littérature de tout à l'heure*, p. 99.

qu'elles peuvent contenir d'illuminisme esthétique ; ce qui l'exalte dans Pascal, Goethe, Edgar Poe, Balzac, Wagner, Villiers de l'Isle-Adam, c'est leur vision extatique d'une vie autre et supérieure, dussent-ils l'inventer de toutes pièces et être ainsi le jouet d'une hallucination sublime. La chaîne des vastes rêveries mystiques, brisée par l'invasion des barbares et par le vandalisme de l'école naturaliste, M. Morice désire évidemment la renouer : il a hâte de recréer une atmosphère transcendante où nous puissions oublier la vie présente et laisser flotter à notre guise le songe de la vie à venir. C'est là certes un haut désir artistique : la fiction qui « s'ébattra dans les réalités de l'impossible et ne nous rappellera rien d'ici-bas » est une noble fiction consolatrice. Ce qui n'empêche qu'un rêve intérieur d'un autre genre puisse être tout aussi noble et tout aussi consolateur : le symbolisme moral vaut le symbolisme métaphysique. Prenons une vérité scientifique maintenant certaine, celle de l'Évolution, et supposons que la lente ascension des êtres à travers leurs transformations successives vous frappe comme une image de votre propre âme montant insensiblement, mais montant, montant toujours d'un degré, montant de chute en chute, d'épreuve en épreuve, et de douleur en douleur : je ne sache pas qu'un tel poème ait encore été écrit ; mais s'il l'est un jour, il est clair qu'on n'aura point à chercher là de fiction métaphysique : seul, l'univers réel aura servi de type à la conscience morale. Et cependant l'intensité du symbole est indéniable : l'émotion poignante et pure qui se dégagerait de cet incessant effort au milieu de la douleur de vivre ne serait inférieure à aucune autre émotion esthétique, pas même à la représentation de quelque monde invisible et de quelque *vita nuova*.

Ces dernières lignes contiennent la plus grave des critiques que j'aie à adresser au livre de M. Morice. Poète de haut vol, de beaucoup le plus remarquable de ceux qui de près ou de loin se rattachent à l'école symboliste et, à vrai dire, le seul d'entre eux dont on puisse attendre une œuvre (1), il a le tort de s'absorber dans une vision purement intellectuelle et de perdre de vue l'importance suprême de l'idée morale. Aussi n'a-t-il rien com-

(1) Nous avons aussi lu dernièrement de beaux vers symbolistes d'un très jeune homme, M. Dauphin-Meunier. L'originalité en était réelle et nous aurions aimé à les reproduire ici, n'était le manque de place : dans tous les cas, nous tenons à signaler ce nom et il y aura lieu de suivre le développement poétique de l'auteur qui promet d'être *quelqu'un*.

pris à la forme d'art qu'elle se plait en ce moment à revêtir, j'entends le roman psychologique. L'auteur de la *Littérature de tout à l'heure* semble à peine se douter que, par une étude de plus en plus pieuse et profonde de l'âme, quelques jeunes écrivains, ses camarades, témoignent, eux aussi, de leur inébranlable foi dans la mission de l'art. S'il avait sérieusement lu leurs œuvres, il aurait remarqué que, tout en prenant un chemin différent du sien, ils tendent cependant au même but : l'idéalisme. Seulement au lieu de se préoccuper uniquement d'extasier le cerveau, ils cherchent surtout à éclairer ou à consoler la conscience (1) : leur analyse à la fois sincère, compatissante, impartiale, ne manque jamais de tenir la balance égale et de mettre les beautés en regard des laideurs ; pour employer la belle image d'un des plus distingués d'entre eux, ils savent « rapporter des perles du fond de la mer troublée des âmes (2) ». En un mot leurs poèmes à eux sont extraits de la vie réelle, de cette vie réelle que les premiers ils ont peinte comme elle est, âpre et poignante, et dont ils ont fait le miroir de leurs douleurs et de leurs espérances. Car, mauvaise aujourd'hui, demain peut-être elle sera meilleure ; avant de demander à l'humanité de s'éveiller au ciel dans l'extase, demandez-lui de s'éveiller sur terre dans l'amour. Certes l'idéalisme métaphysique est précieux et ces esprits furent nobles qui surent faire flotter au-dessus de nos têtes la musique du songe mystique et de la rêverie qui délivre ; mais en se faisant l'écho des meilleurs auprès d'une société si dure, en adjurant celle-ci d'écouter la plainte qui monte de l'âme de tous et de se conformer un peu plus, si possible, à l'idéal moral, la littérature psychologique aura marqué le vrai, le seul but ; et, quoi qu'il arrive, elle aura droit au suprême éloge : elle aura été bonne et humaine.

Gabriel SARRAZIN.

(1) J'ai surtout ici en vue ceux des romanciers psychologues dont l'œuvre est à tendances nettement humanitaires.

(2) Jules Case.

## ROUSSEAU ET L'ÉGALITÉ

RÉPONSE AU PROFESSEUR HUXLEY

### I

M. Thiers disait que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir : en Angleterre, où l'opinion publique règne en souveraine, on a de la presse une opinion plus relevée (et on ne la traite pas en escabeau à repousser du pied, une fois qu'on a escaladé le pouvoir. Les hommes les plus considérables par la science et la position sociale ne dédaignent pas de prendre la plume du journaliste et de discuter devant le public les actes de la politique courante et des questions d'ordre scientifique et philosophique. Deux écrivains d'une célébrité européenne, MM. Herbert Spencer et Huxley, viennent précisément d'engager une polémique sur les origines de la propriété et l'action de l'État : commencée dans le *Times*, la discussion s'est continuée dans le *Daily Telegraph* et le *Nineteenth Century*, une des plus importantes revues de Londres ; et, malgré le tumulte des événements quotidiens, elle a passionné le public pour ces questions d'intérêt général.

Il serait intéressant pour les lecteurs de la *Nouvelle Revue* de résumer et de reproduire les opinions contradictoires des deux savants polémistes ; cependant je m'occuperai seulement de l'article du *Nineteenth Century* sur l'*Inégalité naturelle des hommes*, dans lequel le professeur Huxley, abandonnant M. Spencer, prend à partie Rousseau et son *Contrat social* et son *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes*, ces deux chefs-d'œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle.

M. Huxley est un adversaire du « Rousseauisme », et il a pour l'égalité, même théorique, une répulsion si profonde et si intense qu'elle en est inexplicable, puisque l'égalité ne saurait menacer sa haute position sociale assise sur la supériorité de son talent et de ses connaissances. Ce simple mot d'égalité l'épouvante et le jette dans une colère folle, qu'il soulage en critiquant d'une manière vio-